UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

BINDING LIST FEB 15 1928

Ohh Darveau
Levis

N. BOURASSA

NOS GRAND'MÈRES

DISCOURS

Prononcé devant la Société des Dames de Charité
de Montréal.

Montréal
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
Cadieux & Derome
1603, RUE NOTRE-DAME

1887

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

NOS GRAND'MÈRES

J. O. FILTEAU & FRÈRE
LIBRAIRES,
27 Rue Buade,
QUÉBEC.

ROSALIE CHERRIER,

Femme de Jos. Papineau, mère de L. J. Papineau.

HC.BC
B766n

N. BOURASSA

NOS GRAND'MÈRES

DISCOURS

Prononcé devant la Société des Dames de Charité de Montréal.

220182
31:1:28

Montréal :
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
Cadieux & Derome
1603, RUE NOTRE-DAME
1887

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'année mil huit cent quatre-vingt-sept, par CADIEUX & DEROME, au bureau du Ministre de l'Agriculture.

HOMMAGE

À la mémoire de la sainte mère qui m'a donné la vie, dont l'amour a veillé sur toutes mes heures, a suivi tous mes pas, a joui de tous mes bonheurs, a souffert de tous mes chagrins, a précédé tous mes désirs, sans jamais marquer la mesure de son dévouement, sans jamais me dire une seule fois : " C'est assez " ; qui a accompli

toutes les tâches ardues de la famille, comme les apprêts d'une fête, le sourire sur les lèvres ; qui a été le trait d'union entre tous les cœurs, la douceur devant la violence, la miséricorde à l'heure de la justice, le miroir du bien placé au centre du foyer où nous lisions clairement, sans efforts et sans amertume, ce qu'il fallait faire, et ce que nous avions mal fait.

C'est en regardant ta figure rayonnante et ineffaçable dans mon cœur, sainte mère, que j'ai

parlé de ces générations de femmes admirables et vénérées dont tu es à mes yeux la plus vénérée et la plus admirable.

N. Bourassa.

NOS GRAND'MÈRES

A vous, Mesdames, que la charité amène ici, et qui avez si gracieusement réussi à y entraîner vos maris et ceux qui désirent être vos gendres ; à vous qui, outre les enfants que le bon Dieu vous a donnés, avez adopté une grande famille d'orphelins pour exercer ce surplus de vertus de mères

resté dans vos cœurs ; je viens vous parler de celles où vous avez puisé ce trésor surabondant qui, après avoir fécondé vos foyers, s'épanche encore au dehors en œuvres bienfaisantes.

On parle beaucoup dans le public, aujourd'hui, et les journaux se font les échos empressés, de tout ce qui tient à l'histoire intime de nos foyers : révolutions et guerres intestines, mariages probables, mariages manqués, mariages conclus, mariages dépris. On décrit les réceptions

de Madame X, les toilettes de Madame XX, les grâces de Madame XXX, les talents d'agrément de Madame XXXX. On sait que le champagne a coulé à flots à cette table, que le trousseau d'une fiancée a coûté un petit million, que ses amis l'ont comblée à qui mieux mieux de cadeaux dispendieux, que le cercueil d'une épouse de gros financier s'en est allé en terre couvert de fleurs rares.

L'on nous apprend tous les détails qui ont accompagné la sé-

duction d'une pauvre servante et son suicide ensuite ; que d'intéressantes héritières ont ravi le cœur de leur cocher pour s'en faire ravir après, corps et biens ; que des créatures s'entre-jettent du vitriol pour des raisons très ordinaires.

On annonce pompeusement que des demoiselles se font recevoir médecins, avocats, docteurs ès-sciences, notaires, etc.

On nous prône les noms de toutes ces héroïnes du théâtre portées en triomphe parce qu'elles

nous amusent beaucoup de leur voix et de leurs gestes, parce qu'elles disent admirablement de superbes tirades qu'elles n'ont pas inventées sur des vertus qu'elles pratiquent souvent trop peu, et des vices qu'elles donnent envie de pratiquer, souvent beaucoup trop. On nous récite les discours de toutes les viragos qui réclament des droits méconnus et menacent le tyran *homme* de faire mettre, un de ces jours, tout le beau sexe en grève.

Mais l'on entend dire peu de

choses, il me semble, de ces héroïnes du foyer domestique qui pratiquent simplement et admirablement les vertus de tous les jours et de toutes les circonstances, vertus les moins aisées, peut-être ; qui accomplissent sans ostentation, sans murmures, sans dégoûts l'œuvre sainte de la famille ; qui fécondent et cultivent avec soin, avec grâce, avec orgueil, avec intelligence, avec amour toujours, les fruits humains ; qui composent le bien-être, la satisfaction, la quiétude, tout cet ensemble har-

monieux des mille douces choses du toit paternel dont le parfum nous accompagne à travers toute la vie.

Est-ce parce que ces héroïnes sont si nombreuses parmi nous que nous les laissons passer et disparaître dans le silence et l'oubli ?.... Je crois, Dieu merci, que c'est là la principale raison ; mais je crois aussi que dans un temps et dans des conditions sociales extraordinairement mobiles, où tant de ces grands caractères de l'humanité se transforment en

s'améliorant peu, il serait bon de dire quelquefois à nos mères et à nos épouses que nous sommes fiers et heureux d'elles, moins parce qu'elles sont gracieuses et belles, parce qu'elles s'habillent bien et beaucoup, parce qu'elles chantent *merveilleusement*, peignent *adorablement*, jouent *divinement*, que parce qu'elles sont encore la tendre et active Providence de nos demeures, les meilleures gardiennes des nobles traditions et des croyances de nos aïeux, la sécurité du berceau de

nos enfants et de l'honneur de leur père, le foyer généreux d'où rayonne toute la joie saine de nos familles, toute la sève et la vigueur de notre vie nationale, comme l'étaient si admirablement nos grand'mères.

Je laisse à la génération actuelle le soin délicat de remplir près des mères de notre temps ce devoir filial ; quant à moi, comme j'occupe un point de vue d'où l'on aperçoit mieux le passé que le présent, hélas ! je me bornerai à parler de l'œuvre de nos

grand'mères. Si ma tâche a moins de charme que celle que je laisse à mes cadets, elle n'en est pas moins considérable.

Disons de suite que nos mères ont accompli, comme toujours, dans la fondation et le développement de notre nationalité au Canada, la part de la foi, du cœur et du dévouement, le plus pur acte d'amour dû à Dieu, à la patrie, à la famille ; et elles ont accompli cette part comme nulle mère ne l'avait fait avant elles.

Les compagnies commerciales qui avaient entrepris de coloniser ce pays n'avaient écouté que leurs

intérêts égoïstes : quoique pourvues de privilèges exorbitants et exclusifs, elles avaient frustré toutes les espérances que les souverains fondaient sur ces entreprises. Elles devaient y conduire des colons, elles n'y transportèrent que des commis ; elles devaient favoriser l'œuvre civilisatrice des missionnaires, et elles les abandonnèrent au soin de la Providence, une fois arrivés sur cette terre, les laissant aller là où leur zèle et leur charité les poussaient, avec les seules ressources qu'ils avaient

mendiées en partant. Elles ne leur demandaient que d'être leurs interprètes, et le plus souvent, les intermédiaires influents dans les négociations ou les traités avantageux qu'elles voulaient conclure avec les indigènes, et qu'elles eurent parfois l'indélicatesse de dénaturer les premières pour en tirer plus d'avantages. Elles devaient pourvoir aux besoins du culte, élever des sanctuaires au Dieu qu'elles avaient mission de faire adorer sur cette terre ; enseigner, par des agents honnêtes, les

mœurs chrétiennes, l'agriculture et les arts utiles à ces peuples nomades qui venaient, émerveillés et confiants, les accueillir comme des personnages divins, leur demander des oracles et des prodiges. Et ces agents, toujours plus avides que leurs mandataires, au lieu d'autels n'élevèrent ici que des comptoirs, des palissades et des forts : des comptoirs où ils ne laissèrent voir que leur cupidité, échangeant des verroteries contre des fourrures qu'ils vendaient le centuple ; des fortifications où leurs

injustices et leurs turpitudes leur donnaient le besoin de se cacher. Au lieu d'oracles, ils n'enseignèrent que leurs vices ; au lieu de la *parole de vie* ils donnèrent *l'eau de vie.* Loin d'apprendre l'agriculture aux indigènes, ils défendaient même à leurs employés de défricher la terre, afin de les tenir dans le servage, et les obliger à acheter d'eux les denrées qu'ils tiraient toutes de France ; leur but aussi était d'éloigner les sauvages d'un travail qui les aurait détournés de la chasse et

de la traite et rendus à une vie indépendante et fructueuse. Ce calcul honteux, qui faillit plusieurs fois faire périr par la famine même ces agents que l'avarice rendait imprévoyants, aurait toujours paralysé ou anéanti tous les efforts que faisait la France pour établir son domaine sur ce continent.

Il fallut qu'une noble femme vînt leur apprendre qu'on ne fonde pas une société sans Dieu, sans abnégation, sans famille et

sans lois morales ; que toute terre qui doit devenir une patrie, doit être consacrée par un culte, fécondée par les sueurs et le travail, et rivée au cœur par le triple et indissoluble lien de l'amour d'une femme, d'une mère et d'un enfant. Les Grecs qui ont laissé une si impérissable trace dans l'histoire de l'humanité, et fait naître tant de glorieuses colonies, emportaient avec eux, au sein de la famille, leurs dieux pénates, pour les déposer dans leur nouveau berceau ; et les

Juifs s'en allaient vers la terre promise avec un législateur, un prêtre et l'arche de leur alliance avec Dieu.

La Marquise de Guercheville comprit que c'était avec ces procédés primordiaux que l'on établissait des nations durables. Oh! c'est que " c'était une dame pleine d'honneur, " disait Henri IV en la présentant à Marie de Médicis, et il le savait mieux que personne. .... Jugez-en, Mesdames : restée veuve à la cour, encore jeune, belle et très riche,

le roi soldat et galant lui adressa des hommages, d'un caractère pour le moins douteux, auxquels elle répondit de cette manière : " Sire, mon rang ne me permet pas d'être votre femme ; et j'ai trop de cœur pour devenir moins que cela. "

" Et sans plus de paroles la Marquise se retira à son château de la Roche-Guyon, sur la Seine à dix lieues de Paris, où elle menait un train princier. Henri IV poussa un jour une partie de chasse de ce côté, et, sur la fin de

la journée, il envoya un gentilhomme demander le couvert à madame de Guercheville pour lui et quelques-uns des siens. Madame de Guercheville l'accueillit avec empressement, fit illuminer le château, commanda un souper somptueux, se rendit aimable et prévenante comme une bonne et fidèle amie, lui déclara qu'il commandait absolument chez elle, puis lui abandonnant son château, elle se retira pour la nuit chez une de ses amies, à deux lieues de là." (1)

(1) B. SULTE. *Histoire des Canadiens-Français.*

Voilà quelle était cette première patronne de nos origines.

Connaissant toutes les menées intéressées, les luttes déshonnêtes et violentes de tous ces entrepreneurs de colonies, elle réussit à force d'influence et de sacrifices à se faire accepter, d'abord comme actionnaire dans la compagnie de la Nouvelle-France, et ensuite, substituer à ses associés dans leurs droits.

Deux fois cette femme fit équiper et charger des navires à ses frais, et transporter des colons à

la Nouvelle-France, conduits par des prêtres dévoués, accompagnés de quelques femmes courageuses, munis de grain et de bestiaux. Grâce à l'intervention de Madame de Guercheville, un esprit plus généreux vint diriger les entreprises de la Métropole : l'unité du lien religieux concentra et harmonisa ces premiers et faibles efforts, un prêtre put librement élever un autel et offrir des sacrifices à Dieu pour la première fois, sans contestations, et avec des vêtements convenables au culte.

Quoique l'œuvre de Madame de Guercheville ait été entravée par la mauvaise foi et l'ambition de ses aides, et ruinée ensuite par les Anglais, elle produisit cependant les fruits de toute bonne œuvre. Puissante à la cour, cette vertueuse et charmante marquise avait su inspirer de l'intérêt pour le Canada à Marie de Médicis et à tout son entourage. Entraînées par son exemple et ses sollicitations, la reine et ses dames joignirent leur zèle et leurs largesses aux siennes et formèrent, dès

lors, cette source féconde et intarissable que j'appellerais volontiers source et substance *mères* de notre vie nationale ; source qui n'a plus cessé d'épancher le bien et le salut de la Nouvelle-France, jaillissant toujours plus abondante aux époques plus arides de notre histoire. C'est de cette source prodigieuse et maternelle que devaient sortir nos premières églises, nos premiers hospices, nos premières écoles ; et c'est elle qui prépara la voie aux entreprises fructueuses de Champlain.

Il ne nous reste plus qu'à en suivre à travers notre histoire les féconds épanchements.

Après Madame de Guercheville apparaît la duchesse d'Aiguillon. Nièce de Richelieu, cette femme de bien avait puisé dans les relations des Jésuites une grande sollicitude pour l'instruction et le bien-être des populations indigènes du Canada. Elle avait compris que la charité chrétienne seule pouvait faire des prosélytes parmi ces hommes rudes et bornés

dont le sens naturel du juste n'éclairait que vaguement la conscience ; qu'il n'y avait qu'un moyen d'éteindre les haines déjà si profondément allumées dans ces cœurs farouches, par les injustices et les vices des blancs : c'était de leur témoigner du dévouement et de l'amour, et d'expier devant eux à force d'abnégation et de sacrifices, le mal produit par l'égoïsme.

M. de Champlain venait de jeter les bases d'une société civile à Québec. La duchesse d'Aiguil-

lon y expédie aussitôt des ouvriers, à ses frais, pour défricher quelques arpents de terre et y établir les fondements d'un hôpital, où elle veut que les sauvages malades et infirmes soient recueillis et soignés, et que leurs enfants y soient instruits dans la religion chrétienne. Et elle affecte immédiatement à cette fondation plus de soixante-trois mille livres de sa fortune.

Et, il faut bien se l'avouer entre nous, Messieurs, les généreuses intentions de Madame d'Ai-

guillon seraient peut-être restées aussi infructueuses que les sacrifices de Madame de Guercheville si elle n'avait chargé que des hommes de les exécuter.

Mais voilà que dans le même temps une jeune veuve, Madame de la Pelleterie, se résout à venir consacrer sa fortune et sa vie à l'instruction des sauvages du Canada. Ces deux femmes se rencontrent, elles obéissaient à la même impulsion généreuse ; elles se lient et leur action unie devient une puissance.

Madame d'Aiguillon avait obtenu des Hospitalières de Dieppe quelques religieuses de leur ordre, résolues à venir entreprendre son œuvre au Canada ; de son côté, Madame de la Pelleterie réussit à entraîner avec elle dans la même entreprise quelques ursulines parmi lesquelles se trouva l'illustre Marie Guyard de l'Incarnation.

Et ces femmes quittèrent un jour le silence, les secrets et la sécurité du cloître pour entreprendre à travers les dangers des

mers, et dans les solitudes redoutées d'un continent nouveau, leur généreuse aventure.

Madame de la Pelleterie n'étant liée par aucuns vœux et par aucunes règles, se fait l'intermédiaire universel, l'agent général dans toutes les négociations qu'il faut poursuivre avec les autorités et les corps civils, dans l'intérêt de l'entreprise de Madame d'Aiguillon et de ses mandataires.

Après Madame d'Aiguillon et Madame de la Pelleterie, se pré-

sentent Madame de Bouillon et Mademoiselle Mance : encore une dispensatrice généreuse des dons de la fortune et une femme d'action qui doit leur faire produire leurs fruits providentiels.

Madame de Bouillon veut faire à Montréal, dont M. de Maisonneuve vient de poser les bases, ce que Madame d'Aiguillon avait accompli à Québec : elle donne à diverses reprises plus de soixante mille livres, pour la construction et l'ameublement d'un Hôtel-Dieu, et elle affecte une annuité

de deux mille livres à son entretien. Et comme elle désire que ses bienfaisantes largesses restent ignorées, elle en confie le dépôt et la distribution à Mademoiselle Mance.

Celle-ci, associée d'ailleurs à la compagnie de Montréal, devient l'âme et la providence de la jeune colonie. On la trouve partout à côté de M. de Maisonneuve, mettant sa main virile à toutes les œuvres de bien, dans tous les dangers, dans tous les détails de l'organisation économique

de cette société naissante. Elle traverse les mers à diverses reprises, va solliciter près des puissants et des riches de nouveaux secours pour sauver la colonie épuisée et menacée. Cette femme, partie faible de France, semble être devenue un colosse dans ce foyer de privations, de labeurs et de dangers !

Bientôt vient se ranger à côté d'elle une autre héroïne. Celle-ci veut aussi consacrer ses forces, réserver sa fécondité, donner son

intelligence pour faire fructifier le berceau de Ville-Marie : c'est Mademoiselle Marguerite Bourgeoys.

Cette jeune fille n'avait pas de fortune, et elle semble n'avoir pas compté sur celle des autres pour venir se consacrer au bien de la Nouvelle-France. Elle distribua même aux mains des pauvres le peu qu'elle avait de patrimoine et d'économies ; et elle quitta Troyes, sa ville natale, ainsi qu'elle le dit elle-même : " sans deniers ni maille, n'ayant qu'un petit paquet

qu'elle pouvait porter sous son bras."

Arrivée à Ville-Marie, c'est dans une écurie qu'elle commence sa mission d'institutrice des enfants sauvages ; et c'est dans un fenil qu'elle va dormir son premier sommeil et se reposer des fatigues du voyage. Là, logée dans cette habitation des chevaux, elle fait connaître, avec le sourire, avec les caresses, avec la mansuétude de la maternité chrétienne, à ces pauvres petits infidèles la religion du Dieu de la crèche.

Pouvait-elle choisir un théâtre plus éloquent pour enseigner une pareille doctrine à ces enfants, et à leurs parents aussi, qui avaient besoin de voir en Dieu tant de miséricorde, ayant vu dans les hommes, jusqu'alors, si peu de charité !

Aussi, c'est de ce moment que datent, parmi eux, les plus sérieuses adhésions à la foi chrétienne : ils avaient vu qu'il existait un principe de vie dans un culte où reposait et rayonnait tant d'amour; et ils crurent. Et c'est de ce

jour aussi que la France put compter sur quelques alliés fidèles parmi ces peuplades indomptées qui avaient entouré les colons jusqu'alors de défiance et de menaces. C'est à cette époque que l'on voit se grouper autour de Québec et de Montréal ces premières familles de néophytes désireux de participer aux bienfaits de la civilisation chrétienne, qu'ils avaient enfin compris, et qui partagèrent notre sort jusqu'à la fin, dans nos succès et dans nos revers.

Je ne puis allonger davantage la liste des femmes fortes qui ont fondé, honoré et sanctifié notre berceau, dans un dévouement absolu, dans le sacrifice complet de tout intérêt et de toutes jouissances personnelles ; il ne me resterait plus de temps pour faire la part des mérites de ces autres héroïnes qui portent à plus juste titre le nom de *Grand' Mères.*

Mais disons au moins à l'honneur de tant de femmes distinguées que je ne puis nommer, disons-le dans le sentiment d'a-

mour que nous devons à cette patrie qu'elles ont si puissamment aidé à fonder, que parmi toutes les femmes de France et toutes ces dames de la cour qui entouraient et servaient nos rois, elles ont été les plus vertueuses. La seule française dont l'influence néfaste a précipité la perte de la Nouvelle-France était une femme sans vertu : toutes les autres avaient apporté la vie à la patrie naissante, elle seule aida à lui donner la mort ; nouveau témoignage d'une vérité que révèle plus que

toute autre notre histoire, c'est qu'il n'y a qu'une chose qui féconde, qui vivifie, qui éternise les œuvres humaines : la vertu.

Après Mesdames d'Aiguillon et de Bouillon, Madame de la Pelleterie, Mlle Mance et Mlle Bourgeoys, et les autres femmes qui secondèrent leur générosité et leurs efforts, la semence de bien jetée par elles sur cette terre du Canada se levait partout en brillante moisson : Dieu y avait ses autels ; les pauvres, déjà, une table mise ; les malades et les

infirmes, leur toit ; l'enfance, des institutrices ; les orphelines, des mères ; les mères, des aides pour les remplacer dans l'éducation de leurs enfants, pendant qu'elles préparaient dans un labeur herculéen le nid des autres générations. Tous les bons éléments de notre corps social germaient à la fois, toutes les sources de notre vie morale étaient en plein épanchement et allaient féconder partout d'autres germes de bien.

Et aujourd'hui, en regardant autour de nous ces germes ma-

gnifiquement développés dans nos villes, au-delà de nos frontières, sur tous les points du continent américain, partout où a pénétré une parole et un cœur de la Nouvelle-France, n'est-ce pas que nous pouvons nous arrêter à contempler avec orgueil cette œuvre impérissable, et dire à celles qui l'ont entreprise : " Saintes femmes, votre dévouement a magnifiquement parlé. "

L'antiquité a vanté le courage de vierges héroïques qui, sur les décrets des oracles, se sont pré-

cipitées sur des bûchers ou dans des abîmes pour sauver leur patrie en péril ; mais combien le dévouement de nos vierges chrétiennes leur est supérieur, elles qui gardent leur vie dans toute sa vigueur pour la sacrifier tous les jours et rendre tous les jours ce sacrifice productif et sauveur !

Parlons maintenant de ces autres femmes qui vinrent avec celles-ci, en Canada, y accomplir aussi une œuvre de force et d'amour ; de ces épouses et de ces mères valeureuses qui, ayant lié leur sort à celui des premiers colons, ont voulu les suivre dans une entreprise qui ne devait leur offrir d'abord que des frayeurs, et ensuite, que des privátions et des dangers.

Il fallait un sentiment bien puis-

sant pour entraîner ces femmes dans un pays où rien de riant ne pouvait fasciner d'avance l'imagination, aiguillonner l'ambition ou l'amour des jouissances ; pas d'or, comme dans les colonies espagnoles ; pas de ciel clément, pas de fruits succulents, pas d'indigènes bienveillants ; mais au contraire, des froids inouïs, des forêts interminables, et ces terribles Iroquois toujours armés, toujours insatiables de sang ! Ces épouses vinrent donc ici simplement pour partager les travaux, les espé-

rances et les dangers de leurs maris, pour soulager et charmer leur exil, pour enfanter à la France, dans leur courageuse fidélité, des générations plus vigoureuses, plus fécondes, plus indestructibles.

La première et la seule dont l'histoire fasse mention avant le séjour de Madame de Champlain à Québec est la femme de Louis Hébert. Il convient de faire de suite à cette Ève du Canada la

part si bien méritée de notre admiration.

Elle était arrivée à Québec en 1617 avec son mari, apothicaire de Paris, que la compagnie de la Nouvelle-France avait sans doute entraîné en Amérique pour administrer des potions à ses commis, dans leurs indispositions. L'intelligent pharmacien pensa, après quelque temps, qu'il accomplirait probablement un travail aussi salutaire à ses patients et plus utile à sa postérité, s'il laissait là la fabrication des pilules pour la cul-

ture de la terre ; et forçant le mauvais vouloir de la compagnie, il réussit à en obtenir le droit de mettre en culture *un terrain de dix arpents d'étendue sous la réserve qu'il ne pourrait vendre qu'à ses patrons le surplus des produits nécessaires à sa nourriture, aux prix qu'ils voudraient bien fixer eux-mêmes.*

Laisser cultiver, à de pareilles conditions, dix arpents de terre sur la surface de l'Amérique septentrionale que possédait alors la France, quelle générosité ! Et ce

fait confirmé par un acte et le témoignage de Champlain, ne suffit-il pas à caractériser ces compagnies vénales et rapaces qui étranglèrent durant tant d'années la colonie dans son berceau.

Le pauvre apothicaire mourut quelque temps après, probablement comblé de déboires et de vexations. Et, c'est là, sur ces quelques arpents de chaume, que Madame de Champlain trouva sa veuve quand elle vint, trois ans après, tenter de séjourner au Canada. Il faut bien que la veuve Hébert

soit restée plusieurs années sans compagnes, sur cette terre, pour que Madame de Champlain ait pu écrire après quatre ans de séjour dans le gouvernement de son mari : " qu'elle n'y avait vu d'autres femmes que les trois suivantes qu'elle avait emmenées avec elle."

Cinq ans après le départ de celle-ci, en 1624, Champlain, assiégé par Louis Kertk, était forcé de livrer le Canada à l'Angleterre; et il partit avec tout ce qui pouvait y représenter la France :

marchands, soldats, prêtres, drapeaux. Seule, la veuve Hébert demeura avec son gendre Couillard et quelques ouvriers, pilotes ou interprètes restés pour la plupart au service de Kertk et dont quelques-uns n'étaient que des transfuges huguenots ; elle demeura sur les dix arpents de terre que son mari avait fructifiés de son travail, arrosés de ses sueurs ; sur lesquels il avait fondé le repos de ses vieux jours, l'avenir de sa famille, la perpétuité de sa postérité. Qu'importe si les motifs de

sa stabilité étaient intéressés : — l'histoire dit qu'elle voulait recueillir les fruits de la semence déposée le printemps dans son petit domaine.—Mais ne cédait-elle pas non plus au cri de ses entrailles ? son principal, ou plutôt, son unique intérêt ne reposait-il pas aux sources les plus pures et les plus généreuses de son cœur de femme ?.... Il y avait là le pain de ses enfants et les fruits de tant de sacrifices ! Il y avait là un foyer d'amour, un toit paternel, un sanctuaire de tous les souve-

nirs bénis de la famille ! car c'est là qu'avait été consacré le premier mariage et bénie la première naissance.

Non, cette pauvre veuve, en regardant s'éloigner la France aimée, dans son délaissement volontaire, nous donnait un exemple sublime que nous aurions à suivre plus tard, et nous révélait, en le résumant tout entier dans sa personne, le mystère de la survivance providentielle des nations sur le sol qu'elles ont baptisé de leurs sueurs et rendu

productif et bienfaisant. En semant son maïs et son froment, la veuve Hébert avait planté les germes de la patrie nouvelle, elle avait contracté un pacte et une union avec cette terre dont elle avait fécondé le sein, elle voulut y rester fixée, malgré son aversion pour les Anglais, malgré la mauvaise fortune de la France. Aussi, quand, après trois ans d'abandon, cette France vint reprendre possession de son domaine rendu par l'Angleterre, ce fut sous le toit de la veuve Hé-

bert qu'elle chanta son *Te Deum* et offrit à Dieu son sacrifice d'action de grâces ; il n'y en avait pas d'autre resté intact au Canada, et certainement qu'on n'en aurait pas trouvé de plus digne d'un pareil honneur. Car c'est sous ce seul et humble chaume qu'avait survécu la parole, la foi, l'espérance de la France-mère, qu'avait palpité son amour, qu'avait reposé comme une immortelle relique le germe déjà indestructible de la France-Nouvelle.

Le roi récompensa plus tard

ce courage viril : il créa un fief en faveur de Couillard, gendre de la veuve Hébert et lui conféra le titre et les privilèges de seigneur. Et Dieu fit sortir de ce berceau des Hébert une légion d'hommes forts et vertueux qui allèrent propager et implanter sur toutes les rives du St-Laurent ce nom et les traditions de bien et d'honneur puisées au sein de leur première mère. " Sa postérité, dit le P. Le Clercq, a été si nombreuse, qu'elle a produit quantité d'officiers de robe et

d'épée, de marchands habiles, de très dignes ecclésiastiques, enfin, un grand nombre de chrétiens, dont plusieurs même ont beaucoup souffert, et d'autres ont été tués par les sauvages, pour les intérêts du pays."

Autour de cette femme héroïque vinrent se grouper bientôt quelques autres épouses. Champlain était revenu au Canada revêtu de nouveaux pouvoirs ; les vieilles compagnies marchandes avaient été dissoutes, une nou-

velle venait de se former soumise à des conditions plus strictes, et animée d'intentions plus généreuses ; elle fit quelques efforts pour entraîner au Canada une population honnête et industrieuse. C'est à ce moment que Madame de la Pelleterie vint à Québec accomplir sa mission bienfaisante ; elle ouvrit le chemin à la confiance.

Mais ce fut surtout quand M. de Maisonneuve vint établir dans l'île de Montréal, au centre des peuplades les plus turbulentes

du Canada, sa colonie de Ville-Marie, que la Nouvelle-France prit enfin des développements sérieux. Les colons arrivèrent en famille ; ils étaient pris dans les divers états et corps de métiers de façon à pouvoir composer en arrivant ici une société complète. On les triait en France comme les bons fruits, parmi ce qu'il y avait de plus pur en mœurs, en noblesse et en croyance. En relisant les pages de l'histoire de ce temps, on croirait que l'établissement du Canada fait suite

aux croisades tant les beaux noms abondent, tant la foi et le courage se montrent dans les travaux et les périls de ces derniers preux de la France chevaleresque.

Le rôle de nos grand'mères dans ce travail de fondation est aussi digne des plus beaux temps des âges héroïques. Partout à côté de leurs maris, on les voit exposées à tous leurs dangers, surprises par les Iroquois pendant qu'elles recueillent au champ la

moisson, ou préparent, à la cabane provisoire, le berceau des générations qui se précipitent : elles portent des armes à ceux que l'ennemi assaille à l'improviste, elles défendent victorieusement nos forts et nos palissades pendant que les hommes courent vers d'autres points menacés, elles subissent la torture à côté de nos martyrs, elles sont ravies et retenues en captivité pendant des années, en captivité chez les Iroquois, sous des huttes d'écorce d'où elles reviennent plus intrépi-

des encore et plus respectées !

A Ville-Marie, un jour, on voit surgir tout autour de l'enceinte, au milieu des éclaircies formées par les nouveaux défrichements, des bandes d'Iroquois ; ils se précipitent sur les colons occupés aux travaux des champs. Ceux-ci, désarmés, ne voient de salut que dans la retraite. Mais les sauvages peuvent entrer avec eux dans les retranchements : il n'y a plus d'hommes à l'intérieur pour les défendre. Une femme, Mme Duclos, voyant le danger, charge sur

ses épaules un faisceau d'armes et court le porter aux fuyards que rejoint déjà l'ennemi. Armés ils se retournent, ils combattent, ils vainquent, et Ville - Marie est sauvée.

A Verchères, deux fois, le fort complètement vide d'hommes valides, surpris par des bandes sauvages, fut sauvé par le sang-froid, l'intrépidité et l'intelligence des châtelaines du lieu : par Mme de Verchères, d'abord, et par sa fille deux ans plus tard. Ces femmes, assaillies à l'improviste, armèrent

tous les enfants de fusils, déchargèrent les canons, et couvertes d'uniformes de soldats, se présentant à toutes les meurtrières, sur tous les points menacés, elles semblèrent légion aux yeux de l'ennemi, et ils s'enfuirent effrayés et vaincus.

Après cette vaillante lutte soutenue contre les sauvages, vint la lutte acharnée avec les Anglais, notre guerre des géants! Elle absorba tous les bras, toutes les forces, toutes les substances de

notre colonie : enfants, vieillards, chevaux, tous étaient attelés sous les armes, et dispersés à des distances énormes. Pendant sept ans ce furent les femmes qui pourvurent en partie à la nourriture de nos armées : leur tâche ne s'allégeait que parce que nos armées s'anéantissaient même dans leurs triomphes : nos mères nourrissaient des soldats pour la victoire, et la victoire leur rendait le deuil et le veuvage !

C'est dans cet état que les saisit la conquête : ruinées, sans pain,

sans vêtements, sans enfants !..

Et cependant, regardons avec quel courage elles prodiguent aussitôt leurs veilles, et centuplent leurs forces pour réparer le vide laissé dans nos garde-robes, nos greniers, nos laiteries et nos huches, comme elles prodiguent les douleurs dont elles n'ont pas épuisé la mesure, et les substances laissées dans leur flanc, afin de rendre à nos sillons déserts d'autres bras qui devront les féconder encore, et donner à cette patrie mutilée qui n'était plus la Nou-

velle-France assez de nobles cœurs pour nous laisser espérer encore qu'elle revivrait un jour. Les dangers, les privations, les sacrifices, cette moisson d'enfants jetée à la patrie agonisante, semblent avoir doublé l'énergie de nos mères et ravivé leurs vertus, leurs forces, leur amour inépuisable.

Toute autre source où pouvait s'alimenter ce qui nous restait de sang français nous était fermée pour toujours : tout notre espoir de revivre et de grandir après la défaite, tout ce que nous avions si

péniblement fondé et défendu par notre travail et nos combats ; nos terres, nos foyers, nos autels, notre langue, nos traditions, notre amour, notre orgueil, notre caractère national, tout ce qui refait une patrie quand la patrie est anéantie : eh bien ! le salut de tout cela reposait dans le sein valeureux de nos mères.

Il nous fallait des hommes, plus que jamais ; des hommes de courage, de force, d'honneur, d'intelligence ; nos mères nous les prodiguèrent.

L'heure et l'occasion des épousailles se présentant, elles ne s'informèrent pas au milieu de cette ruine générale, si l'épouseur aurait de quoi les sauver de la faim au lendemain de la noce ; elles ne se demandèrent pas s'il pourrait leur donner assez de bijoux et de brillantes toilettes pour faire ressortir leur beauté, assez de loisir pour mettre en relief leurs talents d'agrément, assez d'abondance pour donner des fêtes pompeuses à leurs amis éblouis.

La beauté de nos mères était

dans la fraîcheur de leur printemps, dans la grâce, la simplicité et le naturel de leur personne et de leur démarche, dans le rayonnement d'une âme sans voile, et l'épanouissement d'une santé rutilante : des pierreries, de dispendieux chiffons, tout ce ruineux attirail que recherche la coquetterie et dont s'enchâssent les femmes de peu de grâce, de goût et de valeur aurait bien gâté des charmes aussi réels.

Les talents d'agrément de nos mères consistaient surtout dans

leur humeur enjouée, leur amour universel du bien-faire, et ces délicatesses exquises du cœur et de l'esprit puisées aux meilleures sources du savoir-vivre, se traduisant dans toutes leurs manières et leurs procédés. Des gouverneurs anglais qui les connurent, disaient qu'elles auraient dignement figuré à la cour de Louis XIV.

Et remarquons que ce n'était pas particulièrement de nos châtelaines que parlaient ces gouverneurs, mais de femmes que l'on rencontrait dans tous les états

de notre modeste bourgeoisie.

Est-il nécessaire maintenant, Mesdames, de demander à nos pères, si, avec ces dons-là et cet acquis qui ne coûtait pas cher, nos mères ne leur parurent pas assez aimables ?.....

.....

Nous avons adopté entre autres chansons qu'ils nous ont transmises et qui disent à peu près toutes la même chose, un hymne national où nous trouvons exprimée simplement, sans subtilité ni pâmoison, la juste mesure

de leur appréciation : " *Vive la Canadienne !* "

Ce cri naïf du cœur de nos pères n'est devenu spontanément le chant de la patrie que parce qu'il révèle cette conviction imprimée dans nos consciences et nos sentiments, que pour nous, ce qu'il y a de plus pur, de plus saint, de plus bienfaisant, de plus aimable dans la patrie, que toute la patrie, comme je le disais tout à l'heure : c'est nos mères !

Mariées à quatorze et quinze ans, elles ne déterminaient pas

d'avance la mesure des devoirs qu'elles auraient à remplir, ni l'heure, ni le nombre des couches qu'elles allaient entreprendre : elles partaient allègrement, sans soucis anticipés, s'en allant sur des rivages lointains, au fond des forêts, confiantes en Dieu, dans leurs maris, dans leur courage : c'était leur tour de noce ! " Mères après dix mois, elles l'étaient de nouveau, à peu près chaque année, jusqu"à l'âge de quarante-cinq ans. Comptez... je ne mentionne pas les jumeaux : vous

pouvez noter facilement, sans doute, le chiffre des rejetons, mais vous ne trouverez jamais le nombre des pensées d'amour, des heures sans sommeil,des soins coquets donnés à tous les marmots ; vous n'additionnerez jamais les points d'aiguille, les tours de quenouille, les allées et venues de la navette ; puis les fromages, puis les conserves, puis les produits du jardin, puis les milliers d'autres travaux d'économie domestique, accomplis avec joie pour vêtir et nourrir, pour fêter même cette postérité

d'Abraham ! vous ne compterez jamais non plus les services rendus aux voisines, aux filles et aux brus, dans les temps de maladie ou pour leur faciliter le rude apprentissage du mariage."(1).

Voilà comment nos mères ont réussi à refaire la patrie.

Vingt-cinq ans après la conquête, l'Angleterre voyait encore ici une phalange d'hommes forts, sages et instruits qui se tenaient debout devant elle, fermes et attentifs, ne lui demandant pas

(1) *Jacques et Marie* par l'auteur.

de les délier d'un serment juré et de détruire la lettre d'un traité loyalement signé, mais exigeant que toutes les stipulations de ce traité fussent rigoureusement remplies.

Et ces hommes ils étaient *hommes* dans toute la noble acception du mot, comme les voulait Platon : généreux et désintéressés dans la lutte, puissants à la tribune, habiles au gouvernement comme à la charrue, honnêtes en tout, aimables au logis.

Car, nos mères ne se conten-

taient pas de mettre au jour des êtres humains, de leur faire une portion de lait abondante, de leur préparer une couche moelleuse, de les vêtir pour le lendemain, les abandonnant ensuite au bord du chemin, sans frein, sans règle, sans exemples, comme un troupeau qui n'a plus qu'à flairer le sentier du pâturage. Elles ne pensaient pas que l'homme n'a qu'à s'en aller devant lui, courant après tout ce qu'il ambitionne, prenant tout ce qui lui plaît, détruisant tout ce qui l'entrave ;

que le maître d'école, le curé, le juge et le bourreau ont pour mission exclusive de dire aux enfants qui ont cessé de téter tout ce qu'un homme doit croire et pratiquer dans la vie ; que toute la dignité personnelle consiste à tenir la tête haute et le chapeau sur le haut de la tête devant tous ses supérieurs, et devant tous ses subalternes ; qu'un citoyen a rempli tous ses devoirs vis-à-vis de ses semblables,quand il leur a passé le plat, après avoir pris tout ce qu'il y avait dedans.

Maîtresses supérieures comme elles étaient mères généreuses, gardant religieusement tous les préceptes d'une forte éducation chrétienne et toutes les traditions d'une société d'élite, elles faisaient de la création d'une famille, non seulement une œuvre d'amour, mais aussi une œuvre de devoir et d'orgueil : persuadées que former des enfants est une chose sérieuse, grande et sainte, que des fils forts, probes, courageux, habiles, bienfaisants et honorés, que des filles, aimables et

vertueuses comme elles l'étaient elles-mêmes, forment autour d'un front de mère une couronne glorieuse qui vaut bien, devant Dieu et la patrie, les succès futiles et les louanges passagères que rapportent ces mille bagatelles de l'esprit et de la main qui occupent tant de moments chez quelques femmes, et sont toutes consacrées à l'amusement et à l'ornement des salons. Elles établissaient elles-mêmes dans le cœur, dans la conscience, l'esprit et les habitudes de leurs

enfants, avec ce simple rayonnement des choses bonnes et aimables qui reposaient dans leurs personnes : grâces, regards, paroles, exemples, anecdotes et chansons morales, avec de tendres larmes aussi quelquefois, elles établissaient, dis-je, ce sens du juste, du droit et de l'honnête, cette distinction, cette aménité, cette bienveillance de langage, de manières et de procédés ; trésor qu'on ne puise jamais qu'au milieu des tendresses du berceau ; trésor dont tant de nos pères furent riches et

qui faisait l'admiration des étrangers venus au milieu d'eux. " C'est un peuple de gentilshommes," écrivaient les touristes américains en rentrant chez eux. Et plusieurs s'empressaient d'envoyer leurs enfants dans nos familles, convaincus qu'en y apprenant le français, ils participeraient encore à une éducation bien favorable à développer leur distinction native.

Il faut bien le constater, malheureusement, ce peuple de gentilshommes, en grandissant perd peu à peu des qualités exquises

qui le faisait distinguer des étrangers ; les quelques figures qui survivent à ces beaux temps semblent briller au milieu de nous comme d'inimitables reliques. On les admire encore sans doute, mais les imiter serait pour un grand nombre accomplir un anachronisme. Avec quels regrets nous avons vu disparaître dernièrement de notre société une de ces rares figures typiques de notre passé, celle de notre vénérable ami M. Cherrier. Beaucoup ont dit en voyant se voiler

cette image qui reflétait tous les charmes de l'esprit, de l'honnêteté, de la sociabilité, de la vertu et de la foi : " C'est le plus bel exemplaire et peut-être le dernier qui nous restait."

Ah ! Mesdames, je me hâte de le dire : cette déperdition des grandes qualités de notre race, ici, est due à des causes extérieures que vous ne pouvez malheureusement contrôler, et que je ne peux pas signaler ce soir.

Et ces mères qui aimaient d'un amour si dévoué, si fier, si intelli-

gent, elles aimaient sans faiblesses aussi. La femme de ce Joseph Papineau, le premier dans nos assemblées délibérantes, le premier à tous les devoirs de citoyen, cette sœur de la mère des Lartigue et des Viger, cette mère d'un Gracque, qui allait déposer son suffrage en faveur de son fils, au milieu du grondement d'une populace ameutée, écrivait à ce même fils, enfant, retenu au séminaire de Québec où il commençait ses études : — le futur tribun se regimbait sans doute déjà sous

le frein d'une règle qu'il trouvait trop rigoureuse et il avait mandé à sa mère que, si on ne se hâtait de le rappeler, il mourrait à Québec.—" Si tu meurs à Québec, répondait cette spartiate, il y a là ce qu'il faut pour t'enterrer ; sois tranquille. "

Et sa fille, Madame Dessaulles, qui, après avoir passé volontiers six ou sept ans de sa joyeuse jeunesse dans les forêts de l'Outaouais, où son père voulait ouvrir un nouveau domaine, à la colonisation, vint, à l'époque de

son mariage, s'établir dans le manoir de St-Hyacinthe pour y exercer pendant une longue vie toutes les vertus et les munificences de son grand cœur, tous les charmes et les distinctions de son esprit et de ses royales manières. Voyons-la pendant les ravages de l'épidémie de 1832, la plus meurtrière qui ait jamais ravagé le Canada. Les familles étaient décimées dans le village et les champs, la frayeur aveuglait tout le monde, on ne connaissait ni remèdes ni soins pour

guérir ce terrible choléra jusqu'alors ignoré dans ce pays. Au milieu de l'épouvante générale, madame Dessaulles, un jour, claquemure ses enfants dans une partie reculée de sa demeure, puis elle établit un hôpital dans une de ses dépendances où elle fait transporter les malades les plus délaissés et les plus dénués, et elle s'installe au milieu d'eux, devenant leur médecin, leur servante, leur apothicaire, et à elle seule plus que tout un *bureau de santé.*

Pendant ce temps-là, sa mère était emportée par le fléau, à Montréal.

Mesdames, je m'épuiserais moi-même avant de pouvoir épuiser ces traits généreux de la vie de nos mères : j'ai saisi ceux-ci à la hâte, dans mon voisinage, n'ayant pas le temps d'aller en chercher plus loin ; mais quelle famille n'a pas connu parmi les siens, dans nos campagnes reculées, avant qu'elles ne fussent envahies par les gradués de nos nombreuses universités, de ces fem-

mes, médecins volontaires, qui, avec cette faculté exquise propre au cœur maternel de découvrir les secrets de toute souffrance, trouvaient des remèdes que ne rencontre pas toujours la science intéressée ?

Elles allaient bravement au lit de toutes les douleurs, sans regarder aux dangers, sans s'informer des règles si subtiles, si compliquées et souvent si contradictoires de notre hygiène moderne, sans penser même au mal qu'elles pouvaient rapporter à leurs en-

fants. Elles se disaient, ces femmes valeureuses : "si les hommes n'allaient plus à la guerre parce que l'on risque de s'y faire tuer, qui nous défendrait" ? et elles allaient à leurs combats généreux. Et Dieu qui a établit une loi de charité au foyer même de tous les amours laissait à nos mères leurs enfants, pendant qu'elles obéissaient à cette loi, pour conserver à d'autres enfants leurs pères et leurs mères.

Voilà, encore une fois, comment nos mères ont refait la pa-

trie : elles ont aimé dans la pleine mesure que Dieu avait faite à leur cœur, et cet amour a produit tous ses germes de vie, à pleine mesure. C'est pour cela, nos nobles mères, que vous devez tenir dans notre respect et nos souvenirs une place exceptionnelle, une place souveraine. N'est-ce pas la femme de Léonidas qui répondait un jour à quelque créature efféminée de son temps, esclave sans doute par ses charmes chez quelque peuple avili : " Vous me demandez pourquoi nous sommes

reines, à Sparte ?. . c'est parce que nous sommes les seules qui mettions au monde des hommes. "

Eh bien ! nos mères, vous aussi, vous êtes reines, montez les marches de votre trône.

Il y a de notre temps un art et une littérature dévoyés et avilis qui confondent tous les mérites, oublient la place élevée qu'a toujours occupée la vertu dans la conscience et l'estime de tous les peuples forts, et l'influence qu'a eue sur leur stabilité et leur durée l'observance rigoureuse de toutes

les lois et obligations qui protègent et honorent le berceau de la famille. Cet art et cette littérature concourent avec envie à toutes les ivresses de nos appétits, à la satisfaction de toutes nos jouissances, au dédain de toute règle qui impose une gêne pénible ; ils ont concouru particulièrement à la justification et à l'expansion du divorce, cette légalisation de l'adultère qui conduit aux accouplements d'occasion, fait de la famille un troupeau, dépose avec la loi une flétrissure et un

mépris sur le front et dans le cœur des enfants ! Cet art et cette littérature proclament aussi leurs reines, en face de vous, nos mères ! Reines de salon, reines de théâtres, reines....—pardonnez-moi, il faut bien le dire,— reines du demi-monde. Et ces reines reçoivent leurs palmes, leurs hymnes, leurs couronnes, leurs triomphes, leur apothéose ; elles ont leurs images partout, leurs louanges remplissent certaines gazettes populaires. Et vous passez, mères héroïques, vous passez modestes, silencieuses,

ignorées, pendant que l'on fait tout ce tapage et tout cet éclat, autour de ces royautés éphémères du plaisir. Artistes ou actrices en amour, ces reines d'un jour se contentent d'effeuiller les fleurs de leur séduisante jeunesse sur tous les sentiers, de semer le sourire et la joie sous leurs pas, de récolter des hommages, des désespoirs, et quelquefois des présents.... laissant la stérilité partout et le vide après elles.

Ah ! prenez votre couronne sans tache et montez bien au-des-

sus de celles-ci : vous seules êtes dignes de régner, car vous seules avez accepté et porté tous les fardeaux, toutes les responsabilités, toutes les souffrances, et quelquefois, les martyres de votre royauté de femme, et vous seules avez produit tous les fruits bénits de votre sein. Votre règne ne s'éteindra maintenant qu'avec notre histoire ; il s'étend déjà sur tout le nord de notre continent.

Vous avez reconquis dans votre noble labeur toutes ces solitudes que nous avions abandonnées

pied à pied en y semant le sang de vos cœurs ; vos enfants débordent de toutes parts cette vaste frontière où la France avait planté son drapeau ; ils élèvent leurs demeures tout près de ces lieux où étaient jadis ces forts de Frontenac, de Beauséjour, et de St-Frédéric, qu'ils virent tomber un à un, malgré leurs victoires ; ils sont des légions au sein même de cette Nouvelle-Angleterre qui enfantait les armées destinées à nous anéantir. Cinquante mille d'entre eux n'ont-ils pas prêté

leurs mains à leurs anciens ennemis pour rétablir le lien de leur empire ?

Ah ! oui, prenez votre couronne, nobles et saintes mères, et régnez dans notre amour et notre orgueil à côté de ces héros, vos époux et vos fils, tombés sur les plaines de Carillon, d'Abraham et de Ste Foye, à côté de ces grands patriotes, vos époux et vos fils, qui ont assuré par leur talent, la force de leur parole, leur énergique persévérance, notre vie nationale et autonome sur ce con-

tinent. C'est à vous qu'appartient la dernière victoire, la plus féconde et la plus durable ; et nous la devons toute à votre amour.

110

E. Senécal & Fils, Imp., 20, rue St-Vincent, Montréal.

112

220182
HC.BC.
B766n
Author Bourassa, Napoléon
Title Nos grand'mères.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU